

La thérapie familiale symbolique-expérientielle de Carl Whitaker



*Mony Elkaim
et Carl Whitaker.*

Cet entretien a eu lieu à Paris il y a quelques années à l'occasion d'un séminaire de deux jours et demi donné par Carl Whitaker à l'invitation de l'Institut d'Etudes de la Famille et des Systèmes Humains de Bruxelles. Cette rencontre s'est tenue dans le cadre de l'ancienne faculté de médecine au boulevard Saint Germain. Carl Whitaker, qui aime bien se remémorer son passé d'obstétricien, en était ravi. L'orateur va mentionner dès les premières minutes sa visite au musée Picasso à Paris, en précisant qu'il lui avait fallu le quitter précipitamment. En effet, Carl Whitaker, qui avait entrepris la visite du musée d'une manière très sereine avait, au fur et à mesure que nous progressions de salle en salle, traversant les différentes périodes de l'œuvre de Picasso, commencé à se sentir mal. Il m'avait alors demandé de le faire sortir le plus vite possible du musée. Plus tard, installés confortablement dans un petit restaurant voisin, il me confia qu'il avait vécu un envahissement semblable à celui qu'il éprouvait quelquefois avec certains schizophrènes. Cette confiance me remit en mémoire une de ses déclarations en faveur de la cothérapie, déclaration faite lors d'un entretien avec Jay Haley et

Lynn Hoffman en 1967 (1, p. 307) : « Je doute fort qu'il soit possible de s'occuper d'une famille lorsqu'il n'y a qu'un thérapeute. Je ne pense pas qu'un thérapeute unique puisse posséder assez de pouvoir pour induire le changement dans la famille et en ressortir sans y rester enlisé... Même quand je pense que c'est possible, je ne souhaite pas en général courir ce risque. C'est pour cela que je préfère la sécurité que m'offre une bonne équipe constituée de deux thérapeutes ». L'entretien simulé que vous allez lire est typique de l'approche de Carl Whitaker. La longue négociation préalable à la première séance est sa manière de créer « un champ stérile avant de commencer l'intervention » (1, p. 268). Pour lui, « la thérapie ressemble à une opération chirurgicale. Je sais qu'il y aura de la douleur. Ce qui rend cette douleur supportable, c'est la relation entre le thérapeute et les membres de la famille. Et je fais ce que je peux pour ne pas aller plus loin que ce qu'ils peuvent tolérer ». (1, pp. 289 et 290). Il ne veut nullement contrôler la vie des membres de cette famille, il s'agit de leur propre vie, mais il estime par contre qu'il doit être en charge du cadre de la psychothérapie. Loin de rentrer dans les conflits

qui déchirent les familles, il préfère en allier les membres dans une bataille commune contre lui. Il pense que le but d'une psychothérapie digne de ce nom est de faire tomber le masque de la famille, autrement il ne s'agirait plus que de thérapie de soutien. Son but est de permettre aux membres de la famille d'accéder à leur propre épanouissement plutôt que de répondre étroitement à la demande portant sur le symptôme. Carl Whitaker estime aussi qu'il ne peut aider les membres de la famille à réaliser leur propre importance qu'à la condition qu'il s'autorise à compter pour lui-même en psychothérapie, d'où son refus fréquent de certaines alliances que les membres de la famille lui proposent. Enfin, ici comme dans d'autres entretiens, il va tenter d'amplifier certaines règles dysfonctionnelles dans l'espoir que ces dernières, semblables à des tours de Pise imaginaires, atteignent une taille telle qu'elles s'écroulent d'elles-mêmes. C'est ainsi que pour mieux séparer les générations, il propose à un fils d'épouser sa mère pour que son père, libre de nouveau, puisse se marier à sa propre mère. Interrompant les séances au moment de la plus grande intensité affective, il compte sur le déséquilibre créé pour que de nouvelles voies s'ouvrent avant que l'impact dû à la situation thérapeutique ne soit dilué. Aujourd'hui, cruellement diminué par la maladie, Carl Whitaker ne peut plus être à nos côtés pour nous enrichir de sa créativité et de sa « folie ». La publication de ce texte ainsi que celle de la simulation d'un second entretien avec la même famille qui paraîtra dans notre prochain numéro sont notre manière de dire notre reconnaissance et notre affection à la figure la plus originale et sans doute la plus attachante de notre champ.

Mony ELKAIM

I - Haley, J. et Hoffman, L.,
« The Growing Edge :
An interview with Carl
A. Whitaker, M.D. »,
Techniques of Family
Therapy, New York, Basic
Books, 1967.



Carl Whitaker Simulation d'un entretien familial

Mony Elkaim

Mesdames et messieurs, je suis très heureux de vous accueillir pour ces journées avec Carl Whitaker. On va commencer ; à toi, cher Carl.

Carl Whitaker

« **Nous sommes tous des schizophrènes** »

Je vais vous parler de qui je suis réellement. Et je vais vous parler un petit peu de mon épistémologie : comment j'en suis arrivé là où je suis ; et je vais essayer de faire passer pendant ces deux jours et demi, pendant lesquels nous serons ensemble, quelque chose à propos de mon système de croyances et de valeurs. Je n'ai pas pour autant le sentiment particulier qu'il s'agisse de vérité. Je voudrais commencer par vous dire que j'ai trouvé un nouveau cliché. Vous connaissez ce cliché qui veut que la jeunesse est quelque chose de tellement merveilleux qu'il est dommage de gaspiller cette jeunesse avec les jeunes. J'ai trouvé récemment que la vieillesse était quelque chose de tellement merveilleux qu'il est dommage de devoir attendre tellement pour pouvoir la vivre. Je voudrais vous parler un petit peu de mon attente... Pendant les treize premières années de ma vie, je n'ai pas eu de contact avec le monde social. J'ai vécu dans une ferme, où l'on produisait du lait, dans l'Etat de New York. Je suis allé à l'école quand j'avais seulement huit ans, mais je devais revenir vite à la maison pour m'occuper des poulets et des cochons, etc. J'ai joué avec les animaux, et mon père et ma mère. A l'âge de 13 ans, au même âge que celui auquel Mony a quitté l'Afrique

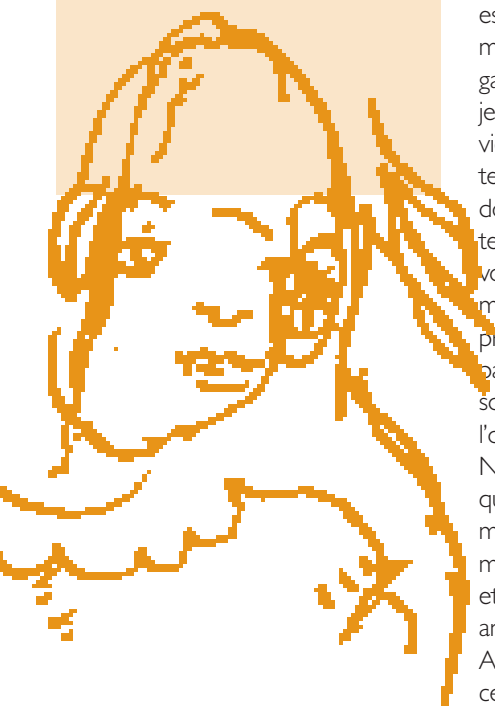
du Nord, j'ai eu un choc culturel : nous avons quitté notre ferme pour la grande ville. Comme je le comprends maintenant, il m'a fallu trente ans pour le réaliser ; je pense que j'étais schizophrène pendant les quatre années suivantes. Et je le pense sérieusement, pas dramatiquement. Heureusement pour moi, en 1927, il n'y avait pas tellement de ces gens qui vous catégorisent, pour vous mettre une étiquette dessus. Et j'ai fait quelque chose que je peux recommander à quelqu'un qui veut étudier : j'ai trouvé un thérapeute non professionnel. Je pense qu'il y a eu huit ou neuf d'entre eux, d'un type ou d'un autre. Aussi, quand je suis arrivé à l'âge de 22 ans, j'avais

abandonné la folie, et j'avais commencé à apprendre comment devenir un sociopathe. Un des thèmes dont je voudrais vous parler est la relation dialectique entre folie et manipulation.

Une fois qu'on a tenu ces deux éléments, folie et manipulation, d'une manière équilibrée, cela vous reste à tout jamais. Une manipulation, par exemple, c'est : « Je m'arrange pour que tu sois assez fou avec moi, pour qu'on vive ensemble une folie à deux... » Pourquoi suis-je ici ? Cela n'a rien à faire avec vous et, pendant longtemps, je me suis demandé ce qui fait que je continue à donner des ateliers. Il y a vingt-cinq ans que je le fais, maintenant... pourquoi quelqu'un va-t-il me réinviter, alors que je raconte encore et encore la même chose ? (Rires.) Alors, je me suis dit : peut-être le fait que moi je sois fou leur donne-t-il, à ces gens, la possibilité de l'être aussi. Et, pendant les dix années suivantes, je me suis demandé pourquoi je revenais de



Carl Whitaker



nouveau donner ces ateliers. Et c'est à ce moment-là que j'ai réalisé que la raison pour laquelle je suis ici, c'est que je deviens votre patient. Et je reviens encore et encore, pour en savoir toujours plus sur moi, en vous utilisant. Cela a peu à voir avec vous...

Je pense que dans notre manière de croire les choses, de comprendre les choses, nous sommes tous des schizophrènes. Que la plupart d'entre nous sommes schizophrènes au milieu de la nuit, quand nous dormons profondément. Et ce n'est pas un papillon de nuit qui se réveille en pensant qu'il est un homme, c'est un homme qui se réveille en pensant qu'il avait rêvé qu'il était papillon de nuit.

Mony Elkaim : C'est joli, papillon de nuit.

Carl Whitaker : Si nous ne sommes pas étiquetés cliniquement comme schizophrènes, c'est grâce à l'aide non professionnelle que nous recevons régulièrement pendant notre vie quotidienne. Mes psychothérapeutes ont joué un rôle important.

Je pense que cela a à voir avec la liberté de se désarmer devant quelqu'un d'autre, de se laisser aller complètement, de se mettre en danger en s'ouvrant. Je repasse par ce même processus. Il y a environ cinq jours, j'ai commencé à m'inquiéter à votre sujet. Je suis arrivé il y a deux jours ; or, juste avant d'arriver, j'étais tout à fait

anxieux, juste comme les patients avant leur entretien... Je me suis réveillé à deux heures du matin, complètement paniqué. J'ai alors décidé de prendre quelques notes, je me suis réveillé de mon sommeil complètement schizophrénique et j'ai commencé à travailler pendant vingt minutes... Et puis je me suis trompé sérieusement, parce que j'ai insisté pour que Mony m'amène voir Picasso. J'étais dans la schizophrénie jusqu'aux oreilles... Il fallait partir...

Une partie de mon épistémologie tient à mon entraînement, à ma formation. Comme je dépassais la schizophrénie, je ne me sentais pas encore assez guéri pour rester hors du domaine médical : je suis allé à l'école de médecine. Un de mes psychotérapeutes était le doyen de l'école de médecine ; je suis allé le voir pour réfléchir avec lui à mon projet d'y entrer, et je suis arrivé à le manipuler pour qu'il me permette d'y entrer relativement tôt. Et apparemment, je suis devenu son patient. Alors, comme étudiant à l'école de médecine, je me suis arrangé pour échouer, je risquais d'être mis dehors. Je suis allé le voir, et je lui ai dit : « Mais que vais-je faire ? » Il m'a dit : « Va à la maison, prends tes bouquins, étudie pendant l'été, et je te referai passer un nouvel examen à l'automne. »

Ainsi, mon psychothérapeute m'a dit : « Je t'aime, même si tu es un mauvais garçon. » Et je crois que ceci a été la fin de ma psychose. Cela a été la fin de cette sorte de déséquilibre entre mon aspect manipulateur et ma psychose. Ayant grandi dans une ferme, je n'ai fait aucune connexion entre le sexe chez les animaux et le sexe entre humains. Je vous raconte ceci pour que vous vous rendiez compte à quel point est profonde cette capacité que nous avons de nous cacher à nous-même, de nous déguiser par rapport à nous-même. Aussi, après l'école de médecine, je suis devenu obstétricien. En 1937, j'aurais pu être ici, en train de faire

un césarienne pendant que vous observeriez. Après que j'ai fini cela, j'ai cherché un endroit pour pratiquer... Et j'ai décidé de prendre une année de psychiatrie... Je suis tombé complètement amoureux de la schizophrénie, et cela dure depuis 1950. Voilà ce qui m'est arrivé avec Picasso : je suis entré dans sa psychose avec lui, et j'ai eu la même expérience que celle que j'ai eue pendant douze ans en travaillant avec les schizophrènes. J'ai osé faire cela parce que j'ai passé une année à jouer avec des petits enfants qui étaient tous des schizophrènes : ils ne parlaient à personne et ne disaient pas un mot. Quand j'ai quitté l'obstétrique pour la psychiatrie, il n'y avait personne pour me former, tout le monde était parti à la guerre, c'était en 1941. J'étais trop jeune pour partir à la guerre, et comme j'avais une formation d'obstétricien, bien sûr, on a pensé que je pourrais enseigner la psychiatrie. Donc, on m'a forcé à enseigner quelque chose dont je ne connaissais rien. Après quelques années de ces trucs stupides, on m'a invité à être chef du département de psychiatrie, parce qu'il n'y avait toujours personne d'autre pour le faire.

« Ce qu'il fallait apprendre, je l'ai appris de mes patients »

Donc, j'ai passé trente ans à faire ça, mais je n'ai jamais eu de formation. Et je vous fais part des avantages qu'il y a à ne pas avoir une supervision. Ce qu'il fallait apprendre, je l'ai appris de mes patients, qui étaient simplement des êtres humains, qui n'avaient pas des mots savants, qui ne savaient rien des mécanismes intra-psychiques... Quand il s'est avéré que mes schizophrènes s'amélioraient, rentraient chez eux, et redevaient fous, j'ai décidé que j'étais devant un échec et qu'il fallait traiter les familles. Il y a vingt ans, j'ai fait une



sorte de vœu solennel : je ne verrais plus d'individus, je verrai des familles directement. A ce moment-là, a émergé un nouvel épisode de schizophrénie.

Ma première schizophrénie, à quinze/seize ans, était isolation, terreur, inadéquation, et une sorte de soutien extrêmement particulier de la famille dans laquelle je vivais. Famille parmi laquelle je vivais, et famille à laquelle je ne me laissais pas aller à appartenir: Ils m'ont soutenu, réconforté, mais je suis resté isolé. Ma seconde psychose (la première n'avait pas de nom)... la seconde psychose, qui a commencé il y a dix ans, est différente: isolé mais adéquat, je me sens en sécurité, je me sens à l'aise et amoureux. Quand je quittais ma tête jadis (c'est ainsi: on quitte sa tête pour rentrer en soi), ma manière de tenter de retourner à moi, c'était par exemple de passer par le doyen de médecine, ou, quand j'étais petit, de passer par mon petit chien. Il y a dix ans, après quarante ans de vie en commun avec la même épouse, ayant eu six enfants et dix petits-enfants, je quitte ma tête pour aller vers moi... et je reviens au nous, à l'union entre Muriel et moi.

L'autre élément dialectique que je voulais présenter, c'est ce mouvement d'aller-retour entre une différenciation-individualité et une appartenance. Plus vous vivez une appartenance, plus vous pourrez vous individuer; et plus vous vous individuez, plus vous pouvez vivre une appartenance; et ceci est pour moi la croissance, l'épanouissement. Plus de l'un et plus de l'autre. Si vous continuez à vous différencier, vous différencier, vous différencier... vous finissez par devenir schizophrène. Et si vous continuez à vous attacher, vous attacher, vous attacher... vous restez avec votre famille d'origine, et vous devenez esclave. Le problème est: vous ne pouvez jamais gagner, dans cette dialectique. Je suis encore paniqué par le fait d'être avec vous ici: peut-être

n'allez-vous pas m'accepter comme patient; mais si je n'essaye pas, je n'apprendrai rien de plus sur moi. La seconde psychose est aussi différente parce qu'elle inclut des mots. Il y a dix ans, j'ai commencé à pouvoir penser différemment à propos des choses que je faisais depuis quarante ans. La plus grande partie de cette réflexion n'arrivait qu'à quatre heures du matin, et je me reveillais avec seulement quelques mots, à partir d'un rêve qu'il m'était difficile de me rappeler.. Si je restais étendu tranquillement, quelque chose commençait à se développer.. Si j'étais assez courageux pour me lever et allumer la lumière, cela commençait à se développer et une sorte de cadre conceptuel surgissait pendant vingt minutes... Et c'est devenu suffisamment acceptable et tolérable pour que, ces derniers mois, je puisse faire l'effort de créer un cadre conceptuel, même pendant la journée. Et la raison pour laquelle je suis content d'être parmi vous, ici aujourd'hui, en dehors du plaisir de me retrouver à l'intérieur d'un contexte, médical, que j'avais quitté il y a tellement longtemps, c'est que cette dialectique à propos de la nouvelle folie ne m'est apparue en réalité qu'hier matin. Je commençais à vous utiliser avant même d'être ici.

« De l'action à la pensée »

Je dis tout cela parce que maintenant je suis un vieillard; parce que, aussi, dans ce métier qui est le nôtre, il faut savoir comment aller de l'action à la pensée, passer de l'intuition que j'appelle la folie à la pensée. J'ai mis longtemps avant d'avoir le courage de penser à tout cela. Cinq ans après que j'ai décidé que j'étais fou – il y a vingt ans, à peu près – il y avait cinq ans que j'osais le dire à quelqu'un. Et ce qui est merveilleux, quand on est vieux, c'est qu'on se fout complètement de ce que l'autre pense. Maintenant, je peux vous dire ce que je crois et

vous pouvez croire ce que vous voulez. Je n'ai pas besoin de me demander si je vais devenir professeur... je n'ai même plus besoin d'écrire. Ce que je ne sais pas, c'est pourquoi je suis assez bête pour venir ici quand je peux rester chez moi sur mon lac, dans mon canoë. Je pense que c'est génétique... Je pense que c'est un gène social. Mon grand-père avait une scierie dans les bois, il travaillait comme un dingue; mon père avait une grande ferme laitière à côté du Saint-Laurent, et il travaillait également comme un fou; et moi je suis allé à la ville et j'ai travaillé aussi; et j'ai dit à mon fils quand il avait seize ans: « Vas-tu aller à l'école de médecine? » Il a dit: « Pas du tout, travailler comme tu travailles, jamais. » Alors il n'est pas allé à l'école de médecine, il dirige une sorte de bureau pour des transferts de dirigeants d'exécutifs à Houston, mais si je veux l'appeler le dimanche matin, je l'appelle au bureau... Donc voici quatre générations de travailleurs acharnés. J'ai des



nouvelles de mon petit-fils: il est en train de commencer déjà à reconstruire ses jouets.

Un participant: Dans votre première psychose, vous avez parlé de quatre éléments: isolation, inadéquation, terreur, mais je n'ai pas compris le quatrième élément...

Carl Whitaker: Le soutien. Je n'avais pas ce qui rend tellement difficile la schizophrénie, car moi, j'avais un

*Muriel Whitaker,
Carl Whitaker.*

soutien, ma famille, mais je n'arrivais pas à leur appartenir. C'est peut-être pour cela que je ne suis pas réellement devenu fou. Je l'ai dit d'une autre manière. Avec un schizophrène, ce n'est pas la folie qui fait la différence ; « le problème avec vous, monsieur, n'est pas que vous êtes fou... Le problème avec vous est que vous êtes stupide. Picasso était fou, et avait une vie merveilleuse. Je suis fou, et j'en vis, je fais ma vie grâce à cela. Vous, monsieur le schizophrène, vous vous comportez d'une manière telle avec le policier du coin que vous lui parlez comme si vous étiez un bébé, un enfant, parce que vous ne supportez pas votre mère ; alors le brave policier ne comprend pas de quoi il retourne. » Si vous voulez être fou, soyez fou avec quelqu'un. Ma seconde folie est une folie avec mon épouse. Dans cinq mois, cela fera cinquante ans. Elle me maintient ensemble, quand je quitte ma tête pour aller vers moi. Alors, si vous voulez continuer à rester fous, et que vous avez besoin de quelqu'un, venez me voir à moi, j'adore cela. Bien sûr, cela est un mensonge, parce que je ne vous verrais pas sans votre mère, votre père, votre frère, votre sœur... et la mère de votre mère, et le père de votre père, et le frère de votre mère, et la sœur de votre père, et le partenaire homosexuel de votre père.

(Carl Whitaker propose alors un entretien avec une famille simulée.)

Un participant : *C'est une question à Mony Elkaim, je voudrais savoir pourquoi, quand le premier intervenant a posé une question sur la folie, vous vous êtes rapproché de Carl Whitaker ? J'ai eu l'impression que vous alliez le protéger.*

Mony Elkaim : *Parce que je pense avec les pieds. Quand j'étais enfant, j'étais jour dans la rue avec ma mère. Nous avons rencontré la femme de ménage. Ma mère lui a demandé : « Où vas-tu ? » La femme de ménage*

a répondu à ma mère : « Là où me mènent mes pieds. »

Quand j'étais petit, je me suis dit : « C'est ridicule. Depuis quand les pieds dirigent-ils la tête ? »

Maintenant que je suis un peu moins petit, je commence à comprendre comment on pense avec les pieds.

Carl Whitaker : Et maintenant la question est : qui pense qu'on peut suivre sa tête ? Seul un homme stupide pense qu'il a sa tête. Je vais vous raconter une histoire à propos de la meilleure psychothérapie dont j'ai entendu parler.

Il y avait un homme sur un pont, il voulait sauter pour se tuer. Il y avait un policier, en bas du pont, qui essayait de convaincre le monsieur qui voulait se suicider de ne pas se jeter : « Pensez à votre femme, à vos enfants, etc. Mais le monsieur qui voulait se suicider s'en fichait complètement ; pour lui, tout était déjà résolu. A la fin, le policier en a eu marre ; il sort son flingue, et il dit : « Si vous ne descendez pas, je vous tire dessus. » L'homme est descendu. Ça, c'est la psychothérapie. Pourquoi ça a marché ? Je ne sais pas. Je dirais même plus : je ne pense pas qu'il pourrait le refaire. L'important pour « le faire avec ses pieds », c'est de ne pas y penser. Si vous y pensez, il est probable que vous ne pourrez plus le refaire.

Faisons une simulation.

Est-ce qu'il y a quelqu'un ici dont le travail est de répondre au téléphone dans une clinique, un hôpital ? Je voudrais faire une simulation où quelqu'un va simuler qu'il est un patient qui me téléphone. J'ai quatre langages : le langage du patient, le langage de la souffrance, le langage du thérapeute et la langue de l'inférence. Le thérapeute est en train d'essayer de faire sens de ce qu'on lui raconte, et il tente d'inférer ; à partir de ce qu'on lui raconte, ce qui se passe et ce qu'il y a ; le langage du patient est celui de la

souffrance, celui du thérapeute est celui de l'inférence. C'est l'entrée dans l'infrastructure de la schizophrénie.

Mony Elkaim : *Je vais simuler le patient qui vient demander de l'aide.*

Carl Whitaker : Allez-y, parlez.

Mony Elkaim (simulant le patient) : *Parler de quoi ?*

Carl Whitaker : (Silence.) Ce que vous voulez.

Patient : *Je ne peux pas parler.*

Carl Whitaker : Moi non plus. J'écoute simplement.

Patient : *Mais vous devez m'aider.*

Carl Whitaker : Il faudrait aller tout seul, je ne serais pas content d'aller avec vous.

Patient : *Je ne comprends pas.*

Carl Whitaker : Je n'aime pas l'enfer, je n'irais pas.

Patient : *J'ai besoin d'aide.*

Carl Whitaker : J'espère que vous la trouverez.

Patient : *C'est comme cela que vous aidez, docteur ?*

Carl Whitaker : Non, moi je n'essaie pas d'aider.

Patient : *C'est ridicule.*

Carl Whitaker : Je ne suis pas encore devenu aussi ridicule que vous, mais j'essaie.

Patient : *Mais je veux vous parler, il faut que vous m'aidiez. Je me disais que les docteurs étaient supposés aider.*

Carl Whitaker : Moi, je pense que vous avez tort. Je suis seulement supposé être médecin, et des fois, je ne suis même pas sûr que j'ai envie d'être cela.

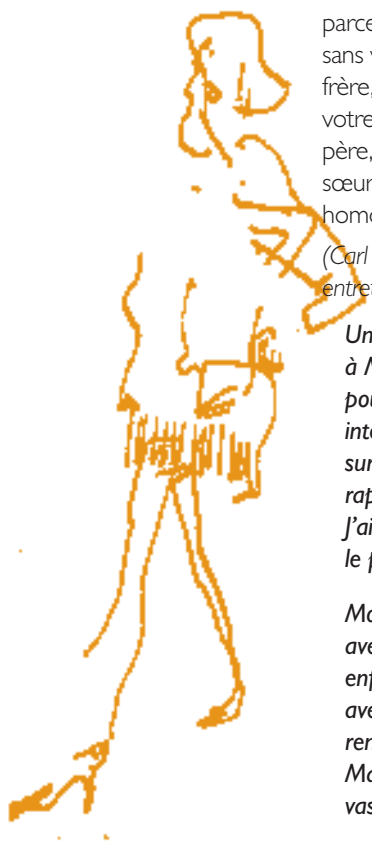
Patient : *Comment se fait-il que vous soyez encore au téléphone.*

Carl Whitaker : Parce que vous parlez encore.

Patient : *Je pensais que je ne parlais pas ?*

Carl Whitaker : Ce n'est pas nécessaire.

Patient : *Merci, quel soulagement !*



Carl Whitaker : Vous pouvez raccrocher :

Patient : Je n'ai pas envie de raccrocher maintenant, j'ai envie d'un peu de silence. Alors, comment va la vie ?

Carl Whitaker : Horrible.

Patient : Alors, je ne suis pas tout seul à me sentir si horrible ?

Carl Whitaker : Il me semble que vous êtes très seul, de mon point de vue.

Patient : Oh, en fin de compte je ne suis pas si seul.

Carl Whitaker : Alors, pourquoi vous m'avez appelé ?

Patient : Parce que mon père, ma mère, tout le monde me persécute.

Carl Whitaker : Il se peut qu'ils aient raison !

Patient : Comment pouvez-vous dire quelque chose de pareil ?

Carl Whitaker : C'est facile.

Patient : Pourtant, je fais de mon mieux !

Carl Whitaker : C'est bien.

Patient : Que devrais-je vous dire, docteur ?

Carl Whitaker : Vous pouvez raccrocher, si vous voulez.

Patient : Je pense que j'ai besoin d'aide.

Carl Whitaker : Ah, mais je n'ai pas entendu cela avant...

Patient : Je suis fou.

Carl Whitaker : Moi aussi, mais qu'est-ce que vous voulez dire ?

Patient : Ils disent que je suis fou, mais je ne suis pas sûr d'être fou.

Carl Whitaker : Oh, ils disent que moi aussi je suis fou, et moi j'y crois.

Patient : Comment pouvez-vous être médecin, si vous êtes fou ?

Carl Whitaker : Ça me plaît.

Patient : Comment ça peut vous plaire, d'être fou ?

Carl Whitaker : C'est plus drôle que d'être sain.

Patient : Vous dites des bêtises.

Carl Whitaker : Vous n'êtes pas obligé d'écouter :



Patient : Ecoutez docteur, j'ai besoin d'aide pour arrêter tout ceci.

Carl Whitaker : Ah, je ne pensais pas que c'était vrai. Je pensais que vous aviez dit que vous vouliez de l'aide, pour votre père et votre mère.

Patient : Bon, pour de vrai, j'aimerais bien qu'ils arrêtent de m'embêter. Mais je pense, peut-être, que j'ai quelque chose moi aussi.

Carl Whitaker : Vous voulez que je vous prête mon pistolet ?

Patient : Vous me faites peur ! Ne me faites pas peur comme cela, docteur.

Carl Whitaker : Comme cela, ils ne vont plus vous embêter :

Patient : Qu'est-ce que cela peut vouloir dire, de me donner un pistolet ?

Carl Whitaker : Je ne sais pas. Je ne l'ai pas encore fait.

Patient : Vous me faites sentir tellement de peur.

Carl Whitaker : Bien.

Patient : J'ai besoin d'aide, docteur.

Carl Whitaker : Alors ?

Patient : Est-ce que je peux vous voir ?

Carl Whitaker : Je ne sais pas si vous pouvez me voir. Il faut contacter votre père et votre mère, et leur dire que je ne vous verrais pas sans eux.

Patient : Mais c'est eux qui disent que je suis fou. Ils ne vont pas venir.

Carl Whitaker : Donc, vous ne pouvez pas me voir.

Patient : J'ai besoin d'aide.

Carl Whitaker : Moi aussi...

Patient : J'ai besoin de quelqu'un qui m'écoute et qui m'aide. Pas quelqu'un pour m'embêter...

Carl Whitaker : J'espère que vous allez trouver quelqu'un.

Patient : Bon d'accord, je vais trouver mon père et ma mère, et je vais leur dire de venir vous voir. C'est assez, j'espère ?

Carl Whitaker : Il faut leur parler, il faut qu'ils m'appellent.

Patient : Donc il faut que je demande à mes parents de vous appeler, pour que moi, je puisse vous voir?... Non...

Carl Whitaker : Vous pouvez simplement leur dire que moi je ne vous verrai pas sans eux. Et puis, vous pouvez aller voir, parler avec quelqu'un d'autre.

Patient : Je ne comprends pas votre dernière phrase.

Carl Whitaker : Moi, je ne vous comprend pas non plus.

Patient : Vous voulez que, moi, je demande à mes parents de vous voir ?

Carl Whitaker : Mais non, pas du tout. Ça m'est égal si vous leur demandez ; j'ai simplement dit que, moi, je ne vous verrai pas sans eux.

Patient : Bon, je vais leur demander. Au revoir docteur.

Carl Whitaker : Bonne chance. Au revoir.

(Deux participants se proposent pour simuler les parents.)

Simulation d'une entrevue familiale lors d'un congrès organisé par l'I.E.F.S. de Bruxelles en 1981.

« Je ne vois les gens qu'avec leurs parents »

La mère : Docteur Whitaker, mon fils m'explique que je dois vous téléphoner.

Carl Whitaker : Oh, il a tort.

La mère : Mais pourquoi faut-il que je vous appelle ? Comment avez-vous rencontré mon fils ?

Comment est-ce qu'il a eu votre numéro de téléphone ?

Carl Whitaker : Je ne sais pas, il m'a téléphoné et je lui ai dit que je ne vois les gens qu'avec leurs parents.

La mère : Je ne comprends pas pourquoi il vous a téléphoné.

Carl Whitaker : Je ne comprends pas non plus.

La mère : Ecoutez docteur, vous êtes un psychiatre, vous devriez pouvoir me dire pourquoi mon fils vous appelle ?

Carl Whitaker : Non.

La mère : Mon fils est un peu renfermé, mais enfin, de là à appeler un psychiatre à 17 ans, je trouve que cela va un peu vite.

Carl Whitaker : Mais, je ne sais pas ce que vous voulez. Pourquoi m'appelez-vous ?

La mère : C'est mon fils, qui pour une fois m'a adressé la parole gentiment, qui m'a demandé de vous appeler, je vous appelle... Et maintenant vous me demandez pourquoi je vous appelle... Enfin, c'est une histoire de fou !

Carl Whitaker : Je sais... Je suis fou moi aussi !

La mère : Je suis désolée docteur, je vous passe mon mari, ça m'énerve un peu...

Le père : Docteur Whitaker... Je suis le père, excusez-moi, je suis un petit peu confus. Je voudrais que vous m'expliquiez. Je pense que c'est mieux qu'il aille parler tout seul, s'il veut parler à un psychiatre, mais pourquoi, alors, est-ce que vous me demandez ? Il a, semble-t-il, dit à ma femme que nous devons vous parler aussi.

Carl Whitaker : Je ne comprends pas.

Le père : Nous voulons l'aider aussi, il a des problèmes à l'école et nous ne sommes pas très contents de ses résultats à l'école.

Carl Whitaker : Donc, comme il a ses problèmes à l'école, peut-être qu'il devrait en parler avec quelqu'un qui pourrait le comprendre... Peut-être est-ce le système scolaire qui a besoin d'aide...

Le père : J'ai aussi pensé cela moi-même.

Carl Whitaker : Alors, appelez ces gens-là, au lieu de m'appeler moi.

La mère : Ecoutez docteur, c'est sûr que notre fils a des problèmes à l'école, il est très renfermé, et après tout, s'il a votre téléphone, on peut peut-être venir vous voir aussi avec lui, puisqu'il nous l'a demandé, cette fois.

Carl Whitaker : Mais, il semble que votre mari a plutôt parlé de problèmes à l'école... Alors peut-être, il vaut mieux ne pas venir parler avec moi...

Carl Whitaker : Oui, mais enfin, je le trouve très renfermé, et c'est sûr qu'à l'école ça ne va pas bien, ni avec ses amis, ses professeurs... Il ne travaille pas...

Carl Whitaker : Et...

La mère : Et comme cela fait plusieurs mois, plusieurs semaines, que cela dure... Depuis la rentrée... Comme cette fois-ci il a trouvé votre adresse... Après tout, c'est une idée, et pourquoi pas ?

Carl Whitaker : Donc, vous voulez que je sois le nouveau père ?

La mère : C'est un peu rapide, mais si vous voulez...

Carl Whitaker : J'ai des enfants moi-même.

Le père : Cette conversation, cette histoire... De père... Vous dites d'un côté c'est l'école, mais l'école ne peut pas aider... Qu'est-ce qu'on doit faire ?

Carl Whitaker : Il me paraît assez inutile de voir tout le monde, si chacun n'est pas d'accord avec ça. Or il semble que tout le monde n'est pas d'accord.

Le père : Je ne suis pas sûr, mais je pensais qu'il était peut-être mieux qu'à 17 ans, il voit quelqu'un seul.

Carl Whitaker : Vous voulez dire que vous m'appelez simplement pour voir si vous pouvez tranquilliser votre femme ?

Le père : Je n'ai pas vraiment pensé de cette façon-là... Mais je voulais discuter, parce que vous êtes quand même supposé être un expert, pour savoir comment aider mon fils, notre fils...

Carl Whitaker : Ah, moi je pensais qu'on parlait du fait que vous étiez le petit garçon de votre femme...

Le père : Je ne sais pas pourquoi vous devenez presque agressif, attaquant... par rapport à cela, docteur.

Carl Whitaker : Ah, j'essayais simplement de dire la vérité.

Le père : Ma femme veut dire quelque chose.



La mère : Docteur, je pense que l'on peut venir vous rencontrer, pour aider notre fils, il ne s'agit pas de nous...

Carl Whitaker : Mais je ne vous verrai pas tant que vous ne venez que pour votre fils et que vous ne venez pas chacun de vous pour vous.

La mère : Ah, mais alors il n'y a plus de limite... A ce moment-là, il faut parler de toute la famille...

Carl Whitaker : Bon, alors parlez à quelqu'un d'autre... Moi, je ne veux pas de limite, si vous venez me voir...

La mère : Hum... Hum...

Le père : Donc, si je comprends bien, vous proposez que, si nous voulons de l'aide pour notre fils, il faut que nous venions aussi...

Carl Whitaker : Je commence à me demander s'il y a quelqu'un d'autre qui ne devrait pas venir aussi...

Le père : Ben, il y a encore le restant de la famille, si c'est à cela que vous pensez...

Carl Whitaker : Vous voulez dire que vous me cachez cela simplement...

Le père : Excusez-moi docteur, je n'ai pas compris...

Carl Whitaker : Moi je pensais simplement que vous me cachez les autres personnes qui sont impliquées.

Le père : Je ne pensais pas qu'ils étaient importants aussi. Il y a une petite sœur...

« Vous voulez dire qu'elle n'appartient pas à la famille ? »

Carl Whitaker : Vous voulez dire qu'elle n'appartient pas à la famille ? Elle vient d'un autre père ? Ou d'une autre mère ?

Le père : Non, certainement pas ! Il y a aussi un petit garçon...

Carl Whitaker : Il ne compte pas, lui.

Le père : Mais bien sûr ! Et il y a un chien aussi.

Carl Whitaker : Et qui d'autre encore ?

Le père : C'est tout, nous vivons ensemble.

Carl Whitaker : Personne d'autre n'habite à la maison ?

Le père : Non, en tout cas pas la plupart du temps...

Carl Whitaker : Et encore... C'est de votre mère que vous parlez ?

Le père : Les parents de ma femme viennent nous rendre visite très souvent.

Carl Whitaker : Et vous êtes leur petit garçon, juste comme vous êtes le petit garçon de votre femme ?

Le père : Je me sens agressé docteur. Je ne comprends pas.

Carl Whitaker : Bon, je vais devenir de mal en pire.

Le père : Je commence à me demander pourquoi mon fils vous a téléphoné.

Carl Whitaker : Peut-être que vous voudriez lui parler à ce propos ?

Le père : Peut-être doit-on lui parler maintenant, il doit être dans la maison.

Carl Whitaker : Merveilleux !

(Les parents appellent l'enfant.)

Le fils : Oui papa.

Le père : Nous avons parlé avec le docteur Whitaker ; c'est lui, le médecin à qui tu as téléphoné ?

Le fils : J'ai rien fait de mal, ce n'est pas moi...

Le père : Si je comprends bien, tu veux toujours le voir, c'est cela que tu veux ?

Le fils : Je ferai ce que tu veux, père.

La mère : Tu exagères. Tu lui téléphones et, après, tu nous dis de l'appeler, on lui téléphone pendant une demi-heure, et maintenant tu nous dis que c'est de notre faute, et que tu vas nous suivre...

Le fils : Mais papa, tu m'as demandé de lui téléphoner, je lui

ai téléphoné, et il m'a dit de te téléphoner et je t'ai téléphoné...

Le père : Mais je voulais juste m'en assurer, parce que cela m'a l'air un peu étrange. Je veux juste parler



un petit peu à ta mère... Oui, en fait, c'était il y a une semaine... C'était une recommandation de l'école... Alors, je l'ai envoyé chez un expert, semble-t-il...

La mère : Mais je n'étais pas au courant.

Le père : Eh bien, je te le dis maintenant...

La mère : C'est formidable, quand même...

Le fils : Il m'a dit d'appeler ce docteur, et je l'ai appelé... Mais il ne m'a pas dit de te le dire à toi...

Le père : Le docteur a dit qu'on devait venir seuls pour parler... Mais maintenant, il semble s'intéresser à la petite sœur...

Le fils : Je n'ai rien dit sur ma petite sœur ; et sur mon frère, je n'ai rien dit...

Le père : Mais de toute façon, tu as parlé avec le docteur ?

Le fils : Je ne sais pas ? Peut-être que j'ai entendu sa voix ?

Carl Whitaker : Bonjour, bonjour, il me semble que, tout d'un coup, ton père a fait quelque chose derrière le dos de ta mère...

Le fils : C'est lui, j'entends sa voix...

Le père : Attends, laisse-moi lui parler d'abord... Docteur Whitaker, pourquoi avez-vous demandé des choses à propos des autres

membres de la famille ?

Carl Whitaker : Je ne vois personne si ce n'est pas toute la famille.

Le père : Bon, je dois discuter de cela avec ma femme...

Le père à sa femme : Le docteur veut que nous venions tous ensemble, même les petits, et peut-être même le chien... Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu en penses ?

La mère : Je suis d'accord pour aller voir ce docteur, puisque vraiment ce gosse ne veut pas travailler à l'école, et que c'est vraiment ennuyeux... Mais je ne suis pas très contente que l'on n'en ait pas discuté ensemble avant d'aller voir un psychiatre... Parce que c'est quand même un gros truc...

Le père : Oui, mais je ne m'attendais pas à ce que cela se déroule comme ça se déroule...

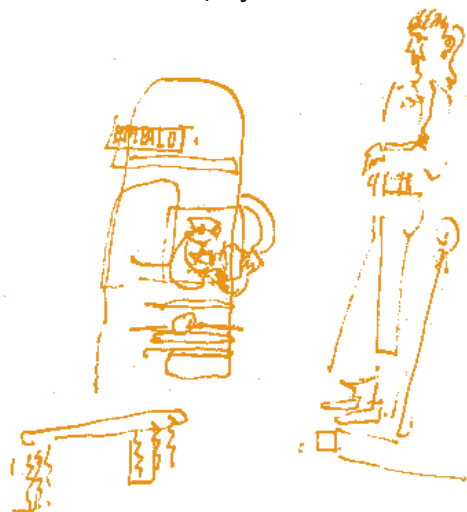
Carl Whitaker : Peut-être que c'est pour ça, que vous n'en n'avez pas parlé à votre femme avant...

Le père : Ça, c'est une autre question, je ne vais pas en discuter avec vous. Bon, si on peut aider, on est prêt à venir tous ensemble... Maintenant on en a discuté...

Carl Whitaker : Ah, nous n'avons pas parlé des autres grands-parents encore...

Le père : Mon père est mort, il ne reste que ma mère.

Le fil : J'entends des voix, des



bruits... Tu entends, papa ?

Le père : Je ne sais pas ce que tu veux dire...

Le fils : Il y a des bruits... Des bruits...

Le père : Est-ce que tu as dit cela au docteur au moins...

Le fils : Quoi ?

La mère : Que tu entends des bruits, souvent...

Le fils : Mais quand j'ai parlé avec lui, je n'ai entendu aucun bruit.

Carl Whitaker : Ah, c'est très gentil à toi, d'enlever la pression de ton père quand j'allais justement lui demander d'amener sa mère.

Le père : Ma mère est très âgée.

Carl Whitaker : La mienne aussi.

Le fils : Qu'est-ce que tu dis, papa ?

Le père : Ce que tu entends, ce n'est que le bruit des voitures dans la rue, tu te fais de drôles d'idées...

Carl Whitaker : Il semblerait que maman pense qu'il ne devait pas y avoir de circulation dehors... Peut-être que c'est elle qui l'a arrêtée...

La mère : Non, mais ! Là, ça ne va pas du tout. Je commence à en avoir assez de leur discussion à tous les deux.

Carl Whitaker : Bon, retéléphonez si vous voulez revenir...

Le père : Est-ce qu'on ne peut pas arranger cela maintenant, puisqu'on est là. Vous parliez de ma mère, elle est très vieille et faible... Je ne pense pas que c'est bon pour elle de venir seule dans une telle situation... Je serais inquiet pour elle.

Carl Whitaker : Plus vous en parlez, plus elle me semble importante...

Le père : Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Carl Whitaker : Il me semble que la guerre entre votre maman et votre femme ne fait que commencer...

Le père : Je commence à croire que l'on ferait mieux d'avoir un petit

entretien avant, vous et moi, comme cela nous pourrions voir comment nous allons discuter ensemble... Je suppose que ce n'est pas ce que vous faites habituellement.

Carl Whitaker : Bon, parlez-en entre vous. Et si vous voulez en faire quelque chose, retéléphonez moi.

La mère : Je pense que ce n'est pas la peine d'aller tout seul pour demander à ta mère de venir... Je pense qu'on peut lui demander tous les deux de venir... Elle aime beaucoup son petit-fils, et elle est inquiète aussi.

Le père : D'accord... Merci docteur, nous vous remercions.

Carl Whitaker : Bonne chance.

(Trois personnes se proposent pour jouer les rôles de la grand-mère, du jeune frère de 10 ans et de la petite sœur).

« Je ne suis pas responsable de vos nerfs »

Le père : Allo... Docteur Whitaker...

Carl Whitaker : Oui.

Le père : C'est la famille à laquelle vous avez parlé l'autre jour... Ma femme et moi, nous avons parlé à ma mère... Elle veut venir elle-même aussi... si cela ne dure pas trop longtemps, et si ce n'est pas trop énervant, vous comprenez sans doute ce que je veux dire...

Carl Whitaker : C'est juste pendant une heure. Et sa mère et son père ?

Le père : Ils sont loin, ils vivent dans un autre endroit...

Carl Whitaker : Quand est-ce qu'ils vont revenir ?

Le père : Ils vont rentrer dans deux semaines à peu près...

Carl Whitaker : Bon, on prend rendez-vous, dès qu'ils seront de retour.

Le père : Ils ne seront jamais d'accord pour venir.

Carl Whitaker : Bon, rappelez-moi pour savoir quand vous décidez que

vous avez besoin de moi...Vous devez aussi penser à laisser sérieusement tomber tout ceci, parce que peut-être vous êtes capables de faire mieux vous-mêmes. Quelquefois, les psychiatres rendent les gens moins bien, au lieu de les rendre en meilleure santé.

Le père : *Il semble étrange de vous entendre dire cela. Mais vous savez, ils n'ont pas grand-chose à voir avec tout cela, on pourrait vous voir maintenant... ?*

Carl Whitaker : Je sais. Je ne crois pas beaucoup dans les grands-parents non plus, mais je ne peux pas être utile sans eux... Et peut-être ça ne marcherait pas, même s'ils viennent...

Le père : *Je ne sais pas exactement quand ils vont rentrer... Et on a tout organisé pour venir vous voir cette semaine.*

Carl Whitaker : Je me contenterai d'attendre.

La mère : *Mais c'est tout à fait énervant, cette situation ; on a déjà décidé ma belle-mère à venir, d'abord nous, après les enfants... après la belle-mère... maintenant mes parents... C'est quand même énorme !*

Carl Whitaker : Je ne suis pas responsable de vos nerfs.

Le père : *Mais maintenant, est-ce que vous allez promettre que vous n'allez pas encore reculer le rendez-vous, quand les parents de ma femme vont revenir ? Est-ce qu'on pourrait vous voir la semaine où ils reviennent ?*

Carl Whitaker : Je ne sais pas. Attendons qu'ils arrivent, et puis appelez-moi.

La mère : *Vous jouez avec nous ! D'abord on croit que vous allez nous aider ; après, on n'y croit plus ; après, il y a ma belle-mère ; après, ça ne va pas marcher... Alors, jusqu'où on va aller comme ça ?*

Carl Whitaker : Je n'en sais rien. Moi, je pensais que vous jouiez avec moi. Moi, je me protège contre l'échec.

La mère : *Oui, bon, on va demander à mes parents de venir.*

(Long silence.)

Le père : *Docteur Whitaker... Le temps a passé depuis notre dernier coup de fil, et les parents de ma femme sont rentrés et sont prêts à venir... C'est à propos du problème de notre fils aîné.*

Carl Whitaker : Il y a une question que j'ai oublié de vous poser la dernière fois : est-ce que vous avez déjà été en thérapie ?

Le père : *Non, nous n'avons pas été en psychothérapie, mais nous avons un ami lointain qui est une sorte de psychologue.*

Carl Whitaker : Et c'est lui qui vous a dit de m'appeler ?

Le père : *Non, c'est par la relation de mon fils avec l'école que nous arrivons maintenant.*

Carl Whitaker : Papa a dit, avant, qu'il pensait que c'était l'école qui avait un problème avec son fils...

Le père : *Non, l'école se plaint de lui, mais nous ne sommes pas satisfaits de ses résultats... Donc...*

Carl Whitaker : Donc, vous avez fait tout cela pour essayer de résoudre un problème, qui est le problème de l'école ?

Le père : *Non, non, c'est le nôtre aussi... Nous sommes inquiets à son propos, parce qu'il semble avoir aussi d'autres problèmes...*

Carl Whitaker : Vous ne pensez pas que ce soit l'école qui mette ces problèmes sur vous ?

Le père : *Vous voulez dire que l'on doit juste le mettre dans une autre école ?*

Carl Whitaker : Je n'en sais rien, mais je ne voudrais pas que vous fassiez tout ceci si c'est eux qui ont un problème...

Le père : *Mais, en fait, il était déjà dans une autre école, avant ; et cette école-ci paraît être une meilleure école que la précédente. Il semble que ces derniers mois, il est déprimé, il est étrange, il ne nous obéit plus... A la maison, il est*

toujours muet, et quand il parle c'est toujours pour être en colère.

Carl Whitaker : Vous ne pensez pas qu'il faudrait voir le psychologue de l'école ?

Le père : *Non, vraiment pas. J'ai parlé avec plusieurs professeurs, avec le psychologue... Je ne sais pas s'ils ont vraiment des contacts avec lui.*

Carl Whitaker : Bon, alors, quel est le meilleur moment pour venir ?

Le père : *Nous pourrions venir demain après-midi.*

Carl Whitaker : C'est bon. Est-ce qu'il y a des complications à cause du travail de certains membres de la famille... Je peux vous voir vers cinq heures... Si cela convient ?

La mère : *Oui, ça marche.*

Carl Whitaker : Alors, quatre heures ?

La mère : *Quatre heures, non, cinq heures ça va !*

Le père : *Cinq heures.*

(La famille arrive chez Carl Whitaker pour la consultation.)

« **Donc vous êtes vraiment toute seule ?** »

Carl Whitaker : Bonjour.

(Carl Whitaker offre au fils aîné une sorte de disque jaune en mousse.)

Carl Whitaker : Commencez par parler de la famille.

Le père : *Ma femme et moi sommes mariés depuis vingt ans... Et, ce sont ses parents... Je pense qu'il leur a fallu du temps pour m'accepter comme étant le mari de ma femme...*

Carl Whitaker : Ils l'ont fait, maintenant ?

La mère : *Oui, je pense.*

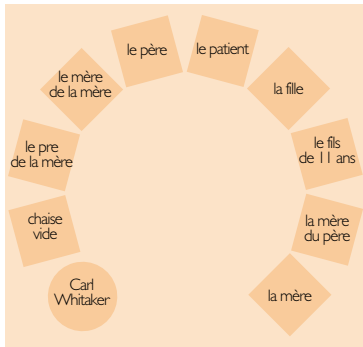
Le père : *Là, c'est ma mère.*

Carl Whitaker : Comment se fait-il que votre femme soit si loin de vous ?

Le père : *Qu'est-ce que vous voulez dire ?*

Carl Whitaker : Pourquoi n'êtes-vous pas à côté ?

1^{ère} disposition de la famille simulée.



Le père : C'est seulement arrivé comme ça.

Carl Whitaker : Est-ce que vous accepteriez de changer de place ?

Le père : Et peut-être que ma femme pourrait s'asseoir à côté de moi.

Carl Whitaker : Ce serait parfait. (Au patient :) Pourrais-tu changer de place avec ta mère ?

Le patient : Non, non, je veux rester ici, je ne veux pas aller là-bas.

Carl Whitaker : Va t'asseoir avec ton frère et ta sœur s'il te plaît.

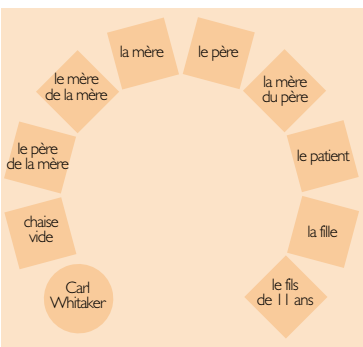
Le patient : Docteur, docteur, ils sont en train de m'ennuyer de nouveau.

Carl Whitaker : Je le regrette.

(La famille se réinstalle différemment.)

Carl Whitaker (au père) : Je suis content que vous puissiez avoir un peu de soutien, je suis content de vous voir assis entre votre femme et votre mère.

2^e disposition de la famille simulée.



Carl Whitaker : Vous pouvez m'en dire davantage sur votre famille, maintenant ?

Le père : Notre plus petite fille est juste comme il faut, et notre fils de 11 ans travaille bien à l'école, on est content de lui. Mais je suis

parfois inquiet à propos de notre fils aîné.

Carl Whitaker : Vous pouvez m'en dire davantage sur la famille, et le laisser de côté.

Le fils aîné : Docteur... Ceci ressemble à un demi-sein.

(Le patient fait référence au plafond de la salle en demi-sphère.)

Carl Whitaker : Il devrait y en avoir deux, un ne suffit pas... Et si vous avez un peu de chance, vous trouverez quelqu'un qui en a trois.

Le fils aîné : Je ne vois qu'un demi-sein.

Carl Whitaker : Peut-être y a-t-il quelque chose qui ne va pas avec tes yeux ?

Le fils aîné : Il n'y a qu'un demi-sein...

Carl Whitaker : Moi, j'en vois un tout entier.

Le fils aîné : Alors, il y a quelque chose qui ne va pas avec vous, docteur.

Carl Whitaker : Il ne faut pas le dire, moi j'essaie de garder cela secret... Allez monsieur, vous deviez parler de la famille.

Le père : Voilà ma mère, il faut en prendre soin. Elle doit rester dans un home pour personnes âgées.

Carl Whitaker : Vous avez dit que la famille de votre femme a fini par vous accepter comme un mari comme il faut. Mais est-ce que votre famille a considéré votre femme comme une femme acceptable aussi ?

Le père : Je pense ça sûrement.

Carl Whitaker : Vous voulez le lui demander ? Mamie, vous pouvez dire ce que vous ressentez à propos de la famille... Il a dit que vous étiez malade et vieille.

La grand-mère : Oui, je n'ai pas grand-chose à dire sur la famille...

On ne me laisse pas beaucoup le droit de parler, de toute façon.

Carl Whitaker : Vous vous trouvez vieille et malade ?

La grand-mère : Oui, j'ai le cœur qui ne va pas très bien.

Carl Whitaker : Et vous pensez que votre fils vous abandonne un peu... Il ne voulait pas que vous veniez aujourd'hui.

La grand-mère : Non, je crois que mon fils voulait bien que je vienne aujourd'hui.

Le père : Excusez-moi docteur, je n'ai jamais dit cela...

Carl Whitaker : Parlez-moi de la mort de votre mari.

La grand-mère : Mon mari est mort il y a longtemps, il y a vingt ans à peu près.

Carl Whitaker : Comment cela est-il arrivé ?

La grand-mère : Accidentellement.

Carl Whitaker : Encore...

La grand-mère : C'était un accident de voiture.

Carl Whitaker : Est-ce qu'il tentait de se suicider ?

La grand-mère : Non, je ne crois pas.

Carl Whitaker : Vous avez une idée de pourquoi cela s'est produit ?

La grand-mère : Oui. C'est parce qu'il y a un camion qui a déboîté et qui a embouti la voiture qu'il conduisait.

Carl Whitaker : Vous avez mis combien de temps avant de vous en remettre ?

La grand-mère : Je ne sais pas si j'en suis encore remise.

Carl Whitaker : Vous pensez encore que vous êtes à blâmer, que c'est de votre faute ?

La grand-mère : Non, je n'ai jamais pensé cela.

Carl Whitaker : Vous pouviez en parler avec votre fils ?

La grand-mère : Difficilement. Parce qu'il s'est marié à cette époque...

Carl Whitaker : Donc il semble que votre fils et votre mari vous ont quittée en même temps ?

La grand-mère : C'est à peu près cela, oui.

Carl Whitaker : Et il n'y avait personne dans le monde entier

pour vous toute seule ?

La grand-mère : *Si, il y a les gens, les voisins, et aussi les petits-enfants quand je peux les voir.*

Carl Whitaker : Vous voulez dire que l'on essaye de les garder éloignés de vous ?

La grand-mère : *Je ne pense pas. Comme je suis vieille, de toute façon, je suis dans une maison de retraite, et je ne peux pas me déplacer facilement.*

Carl Whitaker : Pourquoi êtes-vous restée toute seule ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas remariée ?

La grand-mère : *Parce que je pense que ça ne m'est pas venu à l'esprit, je n'y ai pas pensé.*

Carl Whitaker : Vous vous gardiez pour votre fils ?

La grand-mère : *Peut-être, oui.*

Carl Whitaker : Parce que si sa femme le quitte, il faudrait qu'il revienne vous soigner, je suppose...

La grand-mère : *Je n'ai jamais pensé que sa femme pourrait le quitter.*

Carl Whitaker : Qu'est-ce que vous pensez qui ne va pas avec la famille, il me semble qu'ils ont des difficultés ?

La grand-mère : *Oui, je pense qu'ils ont des difficultés avec leurs enfants.*

Carl Whitaker : Et vous ne pensez pas que vous y êtes pour quelque chose ?

La grand-mère : *J'ai du mal à dire quoi que ce soit sur l'éducation des enfants, parce qu'ils ont leur façon de voir les choses, et on n'est pas toujours d'accord...*

Carl Whitaker : Donc, vous êtes vraiment toute seule ?

La grand-mère : *Dans un sens, oui.*

Carl Whitaker : Et quand vos petits-enfants viennent vous voir, qu'est-ce qui se passe ?

La grand-mère : *J'aime bien les voir, quand ils viennent, on peut jouer un peu dans le parc...*

Carl Whitaker : Et pourquoi ne viennent-ils pas plus souvent ?

La grand-mère : *Il faut que mon fils puisse les conduire, comme il a beaucoup de travail, ce n'est que de temps en temps... Et puis il y a aussi les parents de ma belle-fille qu'il faut voir de temps en temps.*

Carl Whitaker : Votre belle-fille ne pense pas que vous devez avoir les enfants un peu avec vous ?

La grand-mère : *Si, peut-être, je pense qu'elle aime bien voir les enfants aussi avec ses parents...*

Carl Whitaker : Je vois, mais c'est difficile pour vous.

La grand-mère : *C'est difficile oui...*

Carl Whitaker : Est-ce qu'il y a d'autres choses que je devrais savoir, au sujet de la famille. Je voudrais bien les connaître dans le but de les aider...

La grand-mère : *Je pense que c'est peut-être dommage que je n'ai pas eu plus l'occasion de rencontrer les parents de ma belle-fille.*

Carl Whitaker : Il y a une raison pour cela ?

La grand-mère : *La raison, je pense, c'est que, d'abord, ils habitent loin de la maison de retraite, et qu'il n'y a pas beaucoup d'occasions pour que l'on se rencontre.*

Carl Whitaker : Je vois. Vous pensez qu'ils sont fâchés contre votre fils, d'avoir piqué leur fille ?

La grand-mère : *Je ne pense pas.*

Le père : *Je n'ai pas dit que ma mère était malade, mais enfin j'avais peur qu'elle ne s'énerve un petit peu trop.*

Carl Whitaker : J'avais l'impression que vous aviez parlé comme si elle allait mourir.

La grand-mère : *Non, ce n'était pas ça. Je suis contente.*

« C'est une conférence de famille, pour voir si on va envisager une psychothérapie »

Carl Whitaker : On va parler avec l'autre grand-père.

La grand-mère : *Oui, mais, docteur, je voudrais quand même vous dire qu'on est là pour notre aîné, qui ne réussit pas à l'école, et on voudrait quand même que cela s'améliore... Il entend des bruits, il a des comportements pas normaux... Je suis très inquiète... On ne va pas faire comme cela l'histoire de la famille pendant des heures et des heures...*

Carl Whitaker : Moi, je suis là pour poser des questions...

La mère : *Mon père ne sait rien, tellement, sur la question.*

Carl Whitaker : Je sais. Il semblerait que votre mari non plus. Alors, qu'est-ce qui ne va pas avec cette famille ?

Le grand-père : *Je suis aussi très surpris que vous me fassiez venir ici... J'étais dans la maison de campagne, avec ma femme... Et puis, je me retrouve en thérapie ici, je ne comprends pas très bien.*

Carl Whitaker : Ce n'est pas encore une psychothérapie, c'est une conférence pour savoir s'il est possible d'en faire une, ou si c'est quelque chose à envisager.

Le grand-père : *Ce n'est pas ce que j'avais compris. Moi, on m'avait dit que c'était pour soigner mon petit-fils que vous nous faisiez venir.*

Carl Whitaker : Non. C'est votre petit-fils qui a téléphoné, et moi j'ai dit que je ne pouvais pas le voir si on ne voyait pas toute la famille, c'est une conférence de famille pour voir si on va envisager une psychothérapie.

Le grand-père : *Mais qu'est-ce que nous faisons ici ? Parce qu'en fait on est très peu souvent à la maison.*

Carl Whitaker : Qu'est-ce que vous pensez de la famille ? Parce que je voudrais que vous m'aidiez un peu.

Le grand-père : *D'après ce que je comprends, mon petit-fils a des problèmes à l'école, il a de temps en temps des comportements un peu étranges ; je ne sais pas quel autre problème il y a à la maison, mais à mon avis, c'est surtout à l'école.*

Carl Whitaker : L'école n'est pas là. Donc on ne peut pas parler de l'école à propos de ce problème, et jusque là, je n'ai aucune indication que la famille ait envie de faire quelque chose sur ce problème. C'est pour ça que je vous demande votre aide.

Le grand-père : *Et comment puis-je vous aider ?*

Carl Whitaker : Je n'en sais rien. Vous avez une idée de ce qui se passe derrière les scènes ?

Le grand-père : *Non, pas particulièrement.*

Carl Whitaker : Il n'y a pas une guerre dans la famille, dont on ne nous a pas encore parlé ?

Le grand-père : *Ah non ! C'est la grande entente, à la maison. Ma fille s'entend très bien avec son mari. Vraiment, je suis ravi de cette union.*

Carl Whitaker : Ça, c'est suffisant pour rendre n'importe qui complètement fou...

Le grand-père : *Mais non, nous c'est surtout pour voir tout le monde heureux... Et tout le monde à l'air heureux.*

Carl Whitaker : Oui, pour moi aussi c'est horrible...

Le grand-père : *Je ne comprends pas bien pourquoi, d'ailleurs, ces questions ne se règlent pas en famille. Pourquoi il faut demander de l'aide comme cela.*

Carl Whitaker : Moi, je pense que vous avez raison.

Le grand-père : *Qu'est-ce qu'il y a de si terrible à être heureux en famille ?*

Carl Whitaker : Des fois cela rend des gens fous... Quant à moi, ça ne fait rien... Il y en a qui ne supportent pas tout ce bonheur... Ils peuvent penser que ce n'est pas vrai.

La grand-mère : *Pourtant, nous avons tout fait pour notre fille, et apparemment elle est heureuse. Elle a réussi ses études, elle s'est bien mariée, elle a une famille nombreuse, et elle est heureuse...*

Carl Whitaker : Il n'y a qu'un fils, qui est fou.

Le grand-père : *Mais regardez les autres, comme ils sont bien.*

Carl Whitaker : C'est horrible. Est-ce que vous avez une idée de ce qui se passe dans la famille ?

« Ton père pourrait être libre, pour épouser sa mère, si toi tu épouses la tienne »

Le père : *Depuis que grand-mère a été envoyée dans sa maison de retraite, les choses ne vont plus dans la famille... Elle me manque.*

Carl Whitaker : Combien de temps croyez-vous qu'il faut attendre pour qu'elle meure ?

Le père : *Mais, je ne veux pas qu'elle meure.*

Carl Whitaker : Bien sûr que vous ne voulez pas... Mais je crains que cela n'arrive, même si vous ne le voulez pas...

Le père : *Depuis qu'elle est partie, il y a des disputes dans la maison...*

Carl Whitaker : Est-ce que tu as une idée de la raison pour laquelle ton père a laissé partir sa mère dans une maison de retraite ?

Le fils : *Maman avait l'habitude de dire qu'il préférerait sa mère.*

Carl Whitaker : Tu ne penses pas que c'est vrai ? Si ton père avait

vraiment divorcé de sa mère, alors, elle aurait épousé quelqu'un d'autre, la mère de ton père ?

Le fils : *Elle a toujours dit qu'elle n'allait plus se marier.*

Carl Whitaker : C'est peut-être pour cela. C'est parce que ton père est toujours marié avec sa mère. Moi, j'ai une pensée folle, est-ce que tu as des pensées folles ? Est-ce que tu penses que ta mère s'attend à ce que toi tu l'épouses ?

Le fils : *Elle n'a jamais dit ça.*

Carl Whitaker : Parce qu'alors ton père pourrait être libre, pour épouser sa mère, si toi tu épouses la tienne.

Le fils : *Moi, je crois qu'ils doivent vivre séparés, et moi j'irais vivre avec grand-mère.*

Carl Whitaker (*à la fille*) : Ça fait rien, ce ne sont que des pensées un peu farfelues... Qu'est-ce que tu penses qu'il va se passer dans la famille ?

La fille : *Je ne sais pas bien, mais moi, je suis contente d'aller à l'école. A la maison je ne suis pas très bien... Je crois que ça ne se passe pas très bien entre papa et maman, mais ça ne se dit pas, ça va, ils ne se disputent pas.*

Carl Whitaker : Vous pensez qu'ils vont tous partir seuls, et qu'ils vont mourir ?

La fille : *Je ne sais pas. Je n'y pense pas, mais j'ai un peu peur, c'est vrai. C'est pour cela qu'à l'école je me sens bien, parce qu'il y a du monde.*

Carl Whitaker : Ah, j'ai pensé à tous ces mariages ; alors toi, il faudrait que toi tu épouses ton frère aîné.

La fille : *Oui, je l'aime bien.*

Carl Whitaker : Mais tu sais, c'est une idée, il faut y penser...

Le fils aîné : *Docteur, docteur...*

Carl Whitaker : Je veux parler avec ta mère. Madame, j'ai attendu un petit peu, mais maintenant est-ce que vous pouvez me dire ce qui se passe ?



La mère : Aujourd'hui, on apprend qu'il n'y a rien qui va dans cette famille, et je trouve cela un peu violent quand même !

Carl Whitaker : Bon, il n'est pas nécessaire de revenir...

« On dirait que c'est l'arrière-grand-père »

La mère : Oui, mais ça c'était au téléphone déjà... Cela fait un mois que ça dure, alors maintenant, je voudrais qu'on parle de ce grand fils, qui est très malheureux, et qui ne parle pas à la maison... Et c'est vrai que c'est un problème, mais enfin, on ne peut pas dire qu'il y ait des problèmes partout.

Carl Whitaker : Moi, je dois voir des problèmes partout. Et je ne veux même pas parler avec lui, à propos de la famille. Si la famille ne se montre pas capable de réfléchir sur elle-même, je ne veux rien avoir à faire avec ce garçon. Jusque là, on dirait que c'est l'arrière-grand-père, lui.

Le fils aîné : Docteur, docteur...

Carl Whitaker : J'écoute ta maman.

La mère : C'est vrai que ma mère dit qu'on est une famille heureuse, et qu'elle vient pour voir que l'on est heureux. Mais c'est vrai qu'il y a des problèmes entre nous. Que les enfants ne sont pas faciles.

Carl Whitaker : Vous pouvez parler de cela un peu ?

La mère : Oui. C'est vrai que l'aîné est complètement renfermé, qu'il est très hargneux quand il parle, ou alors complètement fou. C'est vrai que l'on s'occupe de ma belle-mère, on s'en est beaucoup occupé au moment de notre mariage, quand elle était déprimée, et elle est toujours déprimée... Et c'est quelqu'un qu'il faut soutenir... C'est vrai que les petits sont agités ou, au contraire, ils ont des soucis avec l'école... Bon, c'est vrai aussi, avec mon mari, des fois je m'énerve, mais après tout, cela fait partie de la

vie. Mais c'est lourd aussi. Quand mes parents viennent une semaine tous les trois mois, il me semble que c'est plus léger pour moi à la maison.

Carl Whitaker : Bon, il me semble que des choses sont encore pires que je ne le pensais. Il me semble que votre fils, que vous ne trouvez pas en forme, est vraiment le père de votre mari. Et vous avez mis votre belle-mère dans un foyer, avec succès. Le père de votre mari que vous appelez votre fils, si vous pouvez mettre celui-là à l'hôpital, alors vous pouvez vous débarrasser de votre mari et retourner chez vos parents.

La mère : Non, il n'en est pas question. Qu'est-ce que vous racontez... C'est invraisemblable... J'en ai vraiment assez. Je veux que mon fils redevienne comme il était avant.

Carl Whitaker : Il faut arrêter maintenant. Vous n'en parlez pas entre vous. Pendant au moins deux jours. Et, si vous voulez faire autre chose après, appelez-moi... Et nous verrons s'il faut continuer à se rencontrer. Si vous le décidez, c'est votre mari qui doit appeler. Bonne chance.

Le fils aîné : Je n'ai pas parlé.

Carl Whitaker : Je suis content que vous n'avez pas parlé.

(Fin de la simulation.)

